

LA VERITABLE HISTOIRE DE

**LA LEGION
D'HONNEUR
DE
SHERLOCK HOLMES**

selon les documents trouvés à Tanger en 2019
dans une sacoche ayant appartenu au Docteur Watson

CECI EST UNE FICTION

**Sherlock Holmes et le Dr Watson appartiennent à
feu Sir Arthur Conan Doyle**

**Hercule Poirot et le Cne Hastings appartiennent à
feu Dame Agatha Christie, Lady Mallowan**

**Le docteur O'Grady, qui apparaît brièvement,
appartient à feu André Maurois,
de l'Académie Française**

Leur intervention dans ce livre relève du pastiche et découle
de la profonde admiration que j'ai pour leurs créateurs.

Cette fiction s'applique à des événements historiques
connus et dont le souvenir est encore douloureux.

L'interprétation qui en est faite ici ne remet nullement en
cause les faits réels et leurs conclusions judiciaires.

Edition de l'auteur sur la plateforme www.bookelis.com

© Jean Pailler 2021

ISBN : **979-10-359-5304-1**

Dépôt légal 4^{ème} trimestre 2021

SOMMAIRE

LA VIEILLE SACOCHE	1
DR WATSON	13
ENQUÊTE A PARIS	61
RETOUR A BAKER STREET	163
ENVOI	181
BIBLIOGRAPHIE	187

LA VIEILLE SACOCHE

2019, à la fin de l'été.

J'avais passé huit jours chez François. C'est un vieil ami, ou plutôt un jeune ami de mes parents, qui m'a pris en affection pendant mes années d'études à Bordeaux. Après une brillante carrière de secrétaire général d'organisations de plus en plus importantes, il a pris sa retraite au Maroc avec Bernadette son épouse. Tout y est pour rien et les gens sont si accueillants. Ils vivent là, sur la côte Atlantique, dans ce qui s'appelle un « compound », avec des grilles, des gardiens, et même un chemin de ronde pour les chiens doberman. En fait, c'est un ghetto, mais un ghetto de luxe. Je crois bien qu'ils y sont heureux. « En tout cas, m'a dit Bernadette, on est tranquilles, tandis qu'en France, avec tous ces immigrés... »

Au lieu de reprendre l'avion, j'avais préféré prendre mon temps, rentrer par mer et prendre passage sur un de ces « ferry-boats » qui desservent régulièrement le port de Sète. Un train rapide m'avait déposé à Tanger, et bien que certain d'avance de ne rien y trouver du romanesque et du pittoresque toujours associés à cette ville, je m'y étais octroyé quelques jours de liberté. J'avoue que, chez Bernadette et François, l'atmosphère m'avait paru pesante

et que les visites courtoises de leurs voisins m'avaient ennuyé. J'avais eu du mal à ne pas exprimer que le vent, la mer et le sable m'attiraient plus que leur conversation, transposée des discours que j'étais las d'entendre et de lire dans les journaux à Limoges. A Tanger, j'allais au hasard, regardant sans voir et voyant sans regarder la population vaquer à ses affaires et à ses plaisirs.

J'avais choisi, dans un quartier de la ville qui me semblait le moins moderne, un petit hôtel paisible, le dernier sans doute à ne pas disposer de climatiseurs. Il faisait chaud, et je passais l'après-midi étendu sur mon lit, rafraîchi par l'évaporation de ma sueur dans le souffle d'un ventilateur. Je sortais ensuite, pour boire du jus d'orange ou du café à une terrasse, ou pour m'aventurer dans des rues plus étroites et vite crépusculaires où j'essayais d'imaginer la ville au milieu du siècle dernier, grouillant d'aigrefins et d'espions, passage obligé vers l'oubli de tous ceux qui prétendaient laisser derrière eux leur passé, comme un papier souillé.

Des boutiques poussiéreuses vendaient de tout, ou ne vendaient rien, offrant indifféremment appareils ménagers, fleurs en plastique, vaisselle incassable et conserves de fruits. D'autres ouvraient leur porte sur des pièces sombres où, dans un silence religieux, des jeunes gens au regard agile maîtrisaient leurs ordinateurs polyglottes. Juste à côté d'une de ces échoppes orgueilleusement qualifiée de « Cyber-Salon » par une enseigne au clignotement bicolore agressif, je m'arrêtai devant une vitrine qui avait l'aspect familier et cosmopolite d'un étal de bouquiniste.

Les vieux livres ont pour moi un attrait singulier. Je ne suis pas ce qu'on appelle un bibliophile, et, même si j'en avais les moyens, je n'achèterais aucun volume pour la splendeur de

sa couverture ou la rareté de son édition. C'est le contenu qui m'importe et je me satisfais parfaitement des versions numériques des derniers livres parus aussi bien de que des grands classiques introuvables. D'ailleurs je mets un point d'honneur à ce que mes propres livres – à vrai dire peu nombreux et médiocrement distingués – soient disponibles sous les deux espèces. Le temps n'est plus des grandes maisons de famille où le bourgeois se ménageait une bibliothèque et il vaut mieux avoir cent titres qu'on va lire sur une tablette qu'on emporte avec soi que posséder un meuble solennel où s'empoussièrent cent livres qu'on ne lira jamais. Certes j'ai plaisir à tenir un beau volume dans mes mains, et les éditions du XVIIIème siècle sont singulièrement attachantes ; malgré les éraflures de leur veau moucheté, malgré la coiffe arrachée, les coutures défaits et les gardes souillées, je trouve un plaisir sensuel à tourner les feuillets de lourd papier vergé, à suivre les élégances de la typographie qui s'accordent aux volutes du style ; mais ce plaisir est pour moi fugitif, comme de respirer une fleur, ce n'est pas un contentement où je veux m'installer. Pourtant, où que je sois, les étals de bouquinistes m'attirent et me retiennent et je ne manque jamais de m'y arrêter, de fouiller un peu, de fureter, et parfois de sortir du lot tel ouvrage que je me suis promis de relire ou de lire, de m'interroger sur sa destinée et sur le chemin qui l'a conduit à cette déchéance de n'être plus qu'une « occasion ».

Un deuil, bien sûr, ou une série de deuils, a poussé les plus anciens sur le chemin de l'exil. Il est facile d'imaginer la déshérence du solitaire intestat, ou au contraire les héritiers pressés de débarrasser la maison dont la vente produira la discorde, les brouilles, des rancœurs inexpiables. De ces livres-là ne se dégage qu'une pâle mélancolie. D'autres, de parution récente et dont le titre n'a pas encore été retiré des

catalogues, inspirent des sentiments plus brutaux d'incompréhension. Sitôt achetés, lus peut-être, ils ont été revendus pour une fraction de leur valeur. Ont-ils déplu ? déçu ? Je me souviens d'avoir senti une bouffée de honte en trouvant un jour, dans le panier d'un bouquiniste, un de mes premiers romans, que j'avais signé pour un homme que je connaissais bien et que j'estimais. Je me suis dit que peut-être il était mort et cette idée m'a bien moins chagriné que la pensée qu'il avait pu se défaire si tôt d'un livre dédaigné.

A l'étal de cette échoppe tangéroise, affleuraient encore les dernières épaves du naufrage des colonisations, manuels d'histoire français ou espagnols, datés presque d'un siècle, morceaux choisis scolaires, vieilles revues, journaux illustrés... Je soulevai des éditions d'auteurs jadis célèbres, qui avaient dû passer par bien des mains depuis que leurs premiers possesseurs étaient repartis vers le Nord ; alors naquit un espoir chez le marchand qui s'avança, sortant de la pénombre de son arrière-boutique. Si ceci était un roman, je décrirais un homme petit, gras, peut-être contrefait, avec des cheveux calamistrés, un regard brillant mais fourbe, un sourire inquiétant, qui se frotterait les mains en s'adressant à moi sur un ton obséquieux : un de ces personnages secondaires qualifiés de « Levantins » dans les romans d'avant la seconde guerre mondiale, et dont on donnait le rôle, pour l'adaptation cinématographique, à l'inoubliable Marcel Dalio. Mais il n'y avait rien de romanesque dans l'aspect de ce libraire, un homme sympathique, un peu plus jeune que moi, à la barbe courte et soignée, qui parlait parfaitement le français.

Je m'excusai de seulement flâner, il me fit entrer plus avant dans son magasin, bien plus spacieux qu'il n'y paraissait de

l'extérieur, et je vis qu'il ne s'occupait pas seulement de livres, mais aussi de brocante. Les objets étaient ici à l'image des livres : décevants et tristes. Cependant je chinai. Nous parlâmes. Il était visiblement heureux de trouver en moi, non pas un client possible, mais un interlocuteur venu d'ailleurs. Les touristes qui passent à Tanger ne sortent pas des circuits organisés par les agences, et leurs programmes soigneusement minutés ne leur donnent pas l'occasion de se promener seuls au hasard des rues.

Donc, nous parlâmes. Il avait fait une partie de ses études à Bordeaux et, si nous ne nous étions jamais rencontrés, nous avions quelques références communes, de professeurs, de cafés et, bien sûr, de librairie. Quand il sut que j'écrivais, que je plaçais le roman policier au-dessus de tous les genres de roman sans m'y être jamais essayé moi-même, enfin que je vouais un véritable culte à Sherlock Holmes, il leva la main :

« J'ai ici quelque chose qui va vous plaire, j'en suis sûr... et d'abord vous étonner. » Il fourragea un moment dans une sorte de réduit mal éclairé et revint en poussant un cri de triomphe : « Voilà ! »

Il me tendit une espèce de mallette, ou de petite valise, en cuir brun, griffé, éraflé, abîmé, avec un long fermoir à ressort, d'un métal très oxydé, dont les deux branches avaient la particularité de se joindre sur deux solides anneaux, visiblement destinés à un cadenas. « On dirait une sacoche de médecin d'autrefois, » dis-je.

— Exactement ! Maintenant regardez ici... »

Il me désigna, sur un des côtés du sac, sous la jonction des anneaux du fermoir, une surface plate où l'on distinguait

vaguement une marque – des lettres peut-être – frappées dans le cuir. Je le regardai sans émotion particulière. Il était tout excité : « Regardez mieux ! » Il prit un chiffon et frotta vigoureusement, puis il prit une lampe électrique de poche et orienta le faisceau de manière à rendre l'inscription bien visible. J'épelai : « J.H.W. »

« Oui. JHW, cela ne vous dit rien ? »

— Ma foi...

— Mais ce sont les initiales de John Hamish Watson, cher Monsieur... Vous avez entre les mains la sacoche du Docteur Watson... »

J'admirai le toupet du bonhomme, qui, tout excité, haletait presque comme un épagneul à l'arrêt devant un faisan. Après tout, il semblait convaincu de ce qu'il disait.. Je souris :

« Cela pourrait être aussi bien James Henry Wilkinson, ou Jerome Hamilton Wilberforce... » Il sourit à son tour :

« Je vois bien que vous ne me croyez pas. Ouvrez la sacoche. »

Il commençait à m'ennuyer. Je fis jouer le fermoir, j'écartai les soufflets et, là, sur le côté intérieur, derrière les initiales gravées, je vis une petite plaque de métal fixée au cuir par des rivets dont l'ancienneté ne laissait aucun doute, et sur cette plaque, qui avait été protégée des outrages du temps par la fermeture du sac, je lus distinctement : « John H. Watson, MD – St Bartholomew's Hospital. » J'étais sidéré. Un trucage n'aurait eu aucun sens. Je regardai le

bouquiniste, qui semblait boire du petit-lait en contemplant ma stupéfaction.

«Dîtes-moi que je rêve ?

— Vous ne rêvez pas du tout, cher Monsieur... mais je conçois que vous vous demandiez comment cette sacoche a pu atterrir ici... Je vais vous répondre : »

Le bouquiniste-brocanteur m'expliqua alors que cette sacoche avait été trouvée quelques années plus tôt, à la mort d'un vieil Anglais qui était venu se réfugier à Tanger au début de la seconde guerre mondiale, et qui se faisait appeler Mortimer. Pendant plus d'un demi-siècle il avait vécu ici modestement, sans se mêler ni à la bonne société qui fréquentait le consulat britannique, ni à la faune excentrique qui écrivait, peignait, fumait et forniquait sur la plage. Personne ne savait rien de lui, il n'avait pas de dettes et payait toujours ses achats en argent liquide. Petit à petit il s'était fondu dans le paysage de son quartier et on ne s'était intéressé à lui qu'après sa disparition. L'ordre social, en quelque sorte, a fini par le rattraper. La police et le consulat ont enquêté, et on a découvert que Tom Robinson (c'était son vrai nom) avait été un jeune voyou de Londres au début de la guerre, cherchant par tous les moyens à éviter la conscription. Pendant les bombardements de septembre 1940, une explosion ayant éventré les coffres d'une banque de la Cité, il s'était octroyé une généreuse part du butin, et s'était enfui à Tanger par la filière irlandaise.

« A sa mort, poursuivit mon interlocuteur, il ne restait rien du magot, que quelques meubles, des objets sans valeur, une assez grande quantité de livres et cette sacoche ; le propriétaire m'a payé pour en débarrasser la maison qui

devait être démolie et avec un de mes cousins et une charrette à bras, nous avons tout apporté ici, et c'est au fil du temps, en triant ce bric-à-brac, que la sacoche a attiré mon attention. Je suis certain qu'elle va vous intéresser. »

Le conteur était redevenu marchand, et la conversation glissa sur le terrain commercial. Je me mis en garde. L'idée d'acquérir l'ancienne sacoche du Dr Watson, de la remettre en état, et d'y mettre mes propres papiers, était évidemment séduisante. Aucun admirateur de Sherlock Holmes, aucun amateur même de romans policiers, n'aurait pu résister à cette séduction. Mais je ne suis plus un pigeonneau de la dernière couvée, et mes emballements m'ont fait subir assez de déconvenues, pour que je n'aborde qu'avec circonspection une négociation de brocante, surtout dans les pays où le marchandage est érigé à la hauteur d'un art. La sacoche était à-demi pleine de brochures, d'objets divers, de lettres, de factures, de livres de médecine, de flacons bruns dont le contenu séché semblait annoncer quelque poisseuse menace, et même un stéthoscope au caoutchouc craquelé. Toutes choses qui ne m'intéressaient pas. Je fis valoir au marchand qu'il tirerait un plus grand profit de détailler ces objets, et je finis par emporter le sac vide, payé un juste prix, à voir la mine un peu déconfite de l'honorable bouquiniste.

J'embarquai le lendemain, et j'arrivai à Sète après une traversée paisible, rafraîchi par l'air marin et amusé par les marsouins qui suivaient de près le navire, espérant peut-être en recueillir quelques rogatons. Je ne m'attardai pas dans cette ville – cette « île singulière » où il n'y a pas grand-chose à voir, mais dont l'atmosphère particulière tient à la rencontre de tous les vents et de tous les peuples de la Méditerranée Occidentale – et je rentrai chez moi en train. Il faisait encore chaud, trop chaud pour écrire et même

pour penser. D'abord je tournai un peu en rond dans mon petit appartement de la rue de Belfort, puis je me forçai à y mettre un peu d'ordre, activité qui n'exige pas de s'alourdir de vêtements, surtout lorsqu'on n'a pas de vis-à-vis. La fameuse sacoche, regardée avec lucidité, était d'une saleté repoussante. Je trouvai des brosses, des cires, des crèmes pour rendre au cuir sa souplesse et au métal son brillant, j'éalai les feuilles d'un journal sur la table, et je m'appliquai à remettre en état ce bagage, dont l'achat, réflexion faite, me semblait une sottise. Qu'avais-je besoin de ce vieux sac de cuir quand toute ma paperasse tient sur le disque dur de mon ordinateur et sur quelques « clefs » de mémoire additionnelle ? Mais je me sentais tenu de lui rendre un aspect convenable. Je croyais entendre ma grand-mère me dire, avec son doux accent de la campagne : « tu l'as voulu, tu l'as, alors maintenant il faut t'en occuper », et je m'en occupai.

La tâche se révéla plus facile que je ne l'avais craint. Le cuir anglais de bonne qualité retrouva vite son lustre, le laiton du fermoir son éclat, et les éraflures superficielles ne semblèrent plus que les glorieuses balafres d'un vieux soldat. Je m'attaquai alors à l'intérieur. Une dame du quartier m'assura que la moisissure ne pourrait résister à un brossage énergique au vinaigre, et que je n'aurais plus qu'à laisser sécher au soleil la sacoche béante.

J'avais commencé ce travail et je m'appliquais à broser tous les plis du tissu – une épaisse cotonnade d'un vert passé – quand je m'aperçus que le sac avait un compartiment secret parfaitement caché par un double fond que j'eus vite fait de soulever. Je trouvai alors un paquet rectangulaire, épais de près de deux centimètres, enveloppé dans une toile gommée brune, non point ficelée, mais cousue, de larges points

croisés qui évoquèrent pour moi les sutures chirurgicales d'autrefois.

Je dus faire un effort de volonté pour ne pas prendre un canif et trancher net le fil, d'ailleurs fort résistant. Je ne coupai aux ciseaux que le nœud le plus extrême et, à l'aide d'un clou, je m'appliquai à défaire chaque point après l'autre. Quand j'eus fini, je ruisselais de sueur.

Une fois dépliée la toile gommée, j'ai trouvé un paquet, entouré de papier gris, lié d'un ruban noir dont le nœud était pris sous un épais cachet de cire verte, frappé d'une marque ovale – sans doute le chaton d'une bague – entourant la simple lettre W. Il n'y avait aucune adresse sur le paquet mais je pus lire cette inscription qui m'étonna :

« Ne pas ouvrir avant le 11 Novembre 2018 ».

J'hésitai. Le soin qu'on avait pris à préserver un secret signifiait son importance. Il s'agissait peut-être d'une affaire de famille dans laquelle je n'étais pas certain d'avoir le droit de m'immiscer. L'historien et le journaliste sont indiscrets par nature, mais je ne suis ni l'un ni l'autre. Cependant le mystère m'attire et, après tout, le hasard avait mis entre mes mains ce sac et son contenu. La curiosité l'emporta. Je saisis un coupe-papier et fis sauter le cachet. Je trouvai un cahier assez épais, aux feuilles lignées, entre la couverture et la page de garde duquel, était glissée une lettre sans adresse. En tête du premier feuillet, gravée en taille-douce, on lisait l'attache de l'auteur : « John H. Watson, MD, FRCP, FRCS » Je fus heureux de voir que le *Royal College of Physicians* et le *Royal College of Surgeons* avaient admis le Dr Watson dans leur plus haut grade, reconnaissant ainsi l'excellence professionnelle d'un homme trop souvent

réduit au rôle – certes important – de mémorialiste et de faire-valoir du grand Sherlock Holmes. Je reconnus sans mal une écriture souvent vue dans les éditions de luxe de ses livres, un peu tremblée et affaiblie cependant, mais toujours lisible, aussi étonnant que cela puisse se dire de l'écriture d'un médecin. Je compris que, patiemment, le Docteur Watson avait transcrit sur ce cahier une aventure cachée de Sherlock Holmes .

Tremblant d'excitation, j'essuyai mes mains moites, mis du whisky dans un verre, et commençai ma lecture :

